

A retenir  
le numéro 7/8 des cahiers  
paraitra en octobre 1985  
sur le thème  
**Le manque-à-lire**

VOUS AVEZ  
DES PROBLÈMES?  
S'il s'agit de dactylographier  
vos manuscrits

L'ouvrage réputé de  
**Stephen Barr**  
Expériences de topologie  
paraîtra en français  
début 1986

JE PEUX VOUS AIDER  
Appelez-moi au 586 25 61

Errata du n.º 3/4  
- page 236: avant dernière ligne: "en tant que" au lieu de "en temps que"  
- page 236: ligne 15: "ne se présente que" au lieu de "ne se présente pas"  
- page 238: ligne 28: "en considérant que le" au lieu de "en considérant au"

© Association de la lyssimaque, 1985  
14, rue Chomedé, 75007 Paris  
Directeur: René Lew

Tous droits de traduction, de reproduction et  
d'adaptation réservés, pour tous les pays  
ISSN 0755-0294

Printed in Spain

Norberto G. RABINOVICH (Argentine)

## L'Allusion à l'Autre

### Une question posée par la psychose

En écoutant un sujet qui nous fait le récit de ses expériences hallucinatoires et de ses idées subtilement ou franchement délirantes\*, il est possible que nous soyons menés à conclure, avec précipitation certes, à la présence d'un discours psychotique. La prémisse de tels phénomènes cliniques représente d'habitude un grand obstacle qui empêche de faire une analyse plus poussée de la structure en cause.

Je vais donc préciser les termes avec lesquels je pose ma question relative à un tel problème: lorsque nous nous trouvons face à un discours où l'irruption d'un réel «halluciné» organise un propos délirant, comment décider si nous avons affaire ou non aux effets cliniques de la forclusion du signifiant du Nom du Père (N.d.P.)?

L'hypothèse que nous essaierons de développer dans ce travail se rapporte à deux réels (ou à deux lieux du réel) qu'il est possible de reconnaître à travers les productions hallucinatoires et délirantes. Nous plaçons à un pôle le réel, en tant que nombril du symbolique et en tant que corrélatif de l'incorporation du signifiant du N.d.P., et, à l'autre pôle, un réel en tant que reste ou rejet d'une telle incorporation et qui renvoie au Surmoi. Mais dans les névroses et les psychoses la dialectique entre les deux pôles est différente. Dans ces dernières et en raison de la forclusion du signifiant du N.d.P., le pôle du symbolique n'est pas établi et, par conséquent, le couple d'opposition entre le *A* du signifiant et le Surmoi n'cessé de ne pas s'instituer. Pourtant, dans la névrose lorsque survient une crise d'hallucinations et délires, nous ne pouvons que parler d'une absence transitoire du support dans le symbolique, étant donné que le signifiant du N.d.P. y est déjà incorporé en quelque sorte et qu'il peut retourner à sa place.

\* J'utilise dans ce travail les termes d'hallucination et délire indistinctement, soit dans les neuroses, soit dans les psychoses. L'un pourtant, apporte quelques précisions qui pourraient les lier exclusivement aux psychoses. Néanmoins, nous ne disposons pas encore d'une terminologie suffisamment établie rendant compte de phénomènes analogues (discours du type hallucinations et délires) lorsqu'ils sont partie d'une névrose. Quoi qu'il en soit, si je choisis là de ne pas les discriminer au niveau de la terminologie, c'est pour faire ressortir leur différence conceptuelle, c'est-à-dire, à cause de leur place spécifique et de leur fonction dans la structure du discours.

J'essaierai de développer ces affirmations en deux parties de mon travail. Dans la première, j'expliquerai les fondements théoriques sur lesquels je me base et dans la deuxième, j'avancerai trois exemples cliniques où le phénomène des «avoirs» est pris comme appui pour l'analyse de la structure.

## I - LES DEUX TEMPS DE LA FORCLUSION

Je ne vais pas m'étendre en considérations générales sur le thème de la forclusion; mais, en allant au cœur de la question que je souhaite traiter ici, je ferai ressortir deux circonstances relatives aux deux temps de la forclusion, ainsi que les effets de cette opération qui se manifestent respectivement au niveau de la chaîne significante et du réel.

Les deux temps de la forclusion, en dessinant un certain parallélisme avec le refoulement, Lacan a indiqué deux temps dans la forclusion du signifiant. Le premier est celui de la forclusion proprement dite. Dans ce temps (logique), au lieu d'être incorpore, *Beifahrung*, dans la chaîne significante, un signifiant en est expulsé. Cette opération entraîne donc deux effets particuliers: le premier a trait à un mode spécifique d'instauratation de la chaîne significante: il manquera à cette chaîne un terme (signifiant primordial, signifiant du N.d.P.), celui qui s'inscrit comme support de la structure symbolique. Apparaît là un défaut, un manque qui doit être compris comme défaut du signifiant. La chaîne significante où devrait advenir le sujet est, dès le début, pourvue d'un lieu vide.

Le deuxième effet à prendre en compte tient au destin du signifiant forcé. Lacan dit: Ce signifiant est expulsé dans le réel. Cependant, le réel ne pouvant être conçu comme une sorte de réceptacle où viennent aboyer diverses choses, nous soulignons qu'il s'agit d'un mode particulier de constitution du réel.

Si le réel, de manière générale, peut être défini comme ce qui reste, qui

tombe, lorsqu'advient le signifiant, c'est-à-dire au moment de la *Beifahrung* du signifiant, nous voyons que dans le domaine de la forclusion le réel et le symbolique sont entrelacés de manière différente. Le corrélat de ce réel sera le vide dans le symbolique. Ce réel témoigne du défaut de sujet, je ne dis pas défaut *du sujet* mais défaut *de sujet*, c'est-à-dire que le sujet fait défaut au signifiant et ce réel apparaît comme cause de ce défaut.

Je passe maintenant au deuxième temps, que nous appelons temps de retour. Voici la formule, désormais classique, de Lacan: «ce qui est refusé dans l'ordre symbolique reparaît dans le réel». Cette réapparition, cette sorte de retour vers le sujet, est le point qui marque le début de la maladie et, sous les formes les plus diverses, il s'articule avec l'élément qui servira à construire le délire.

Avant d'aller plus loin, je m'arrêterai sur un point qui me semble important, bien que je ne puisse livrer que quelques réflexions assez générales. Cela a trait à la question suivante: peut-on parler de psychose infantile com-

me on parle de névrose infantile? Je ne parle pas de la psychose qui s'est manifestée pendant l'enfance, mais de la préhistoire de la psychose, quand elle se déclare chez un sujet adulte.

Dans le texte déjà cité, «Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud», Lacan illustre cette opération de la forclusion en prenant pour exemple l'Homme aux loups. Ce qu'il nous dit là, c'est que chez ce sujet enfant, ce qui est mis en évidence, sous la forme de l'hallucination du doigt coupé, c'est l'apparition dans le réel du signifiant forclos, c'est-à-dire ce que nous avons isolé comme deuxième temps et que nous plaçons au principe du processus psychotique. Et pourtant, nous le savons, à partir de cet instant-là, l'Homme aux loups n'a pas élaboré une psychose clinique, mais s'est organisé sur le mode d'une névrose obsessionnelle. Nous nous demanderons donc quel a été le destin de cette hallucination à l'intérieur de la dite structure.

Prenons le récit qu'en fait le patient, et l'on observe qu'elle est liée de façon particulière à la chaîne de souvenirs. Freud, qui a consacré à ce phénomène un travail spécial, «La fausse reconnaissance /déjà rencontré pendant l'analyse», tout comme Lacan, s'arrête à ce point.

Il s'agit d'un souvenir qui occupe, par rapport à la chaîne associative, un lieu un peu évanescent. De façon spécifique, c'est une représentation qui ne forme pas chaîne avec le reste et, de ce fait, quand un tel «souvenir d'*hallucination*» apparaît en cours d'analyse, il s'allie chez le sujet à un sentiment d'étrangeté qui l'amène à penser qu'il l'avait déjà raconté. Je cite Lacan: «Cet ensemble ne nous indique-it-il pas, dans un caractère en quelque sorte extra-temporel de la remémoration, quelque chose comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré»<sup>1</sup>. C'est dire que, par rapport à la castration, le sujet ne se souvient pas autour d'un signifiant, comme c'est le cas dans la névrose, ni autour d'une image fixe, comme cela pourrait être dans la perversité, mais autour de la trace d'une hallucination. Cette trace, ayant subsisté en silence pendant de nombreuses années, rend compte, à un autre moment, de sa présence dans le réel, sous la forme de l'hallucination du trou dans le nez, qui a conduit l'Homme aux loups à son analyse avec R. Mack Brunswick, alors qu'il était plongé dans un délire paranoidé.

Cela se manifeste aussi dans un autre élément, dont Lacan a montré l'importance. L'arbre du rêve des loups, le ironc, qui est la pièce maîtresse du matériel, dans ce fantasme fondamental du sujet, est un noyer d'où, selon le souvenir du patient, coulait du sang. Nous voyons ici aussi que ce qui sera d'érayage des symbolisations du sujet est cette espèce de souvenir d'une hallucination.

Je m'arrête ici, et je reviens au problème de la relation du sujet à l'Autre dans la psychose.

<sup>1</sup> J. Lacan, *Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung de Freud*, in *Écrits*, Seuil, p. 391.

### Hallucination et interprétation délirante

L'Autre est-il présent dans la structure des psychoses? La réponse éclairée par Lacan dans le Séminaire est sans équivoque, mais il faut la lire lentement, car elle se présente sous une forme paradoxale. Je cite deux phrases: «L'Autre, avec un grand A, je vous ai dit qu'il était exclu, en tant que porteur de signifiant»<sup>2</sup>; autre citation: «...c'est que le délire commence à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre, avec un A majuscule, où l'initiative est fondée sur une activité subjective»<sup>3</sup>. J'essaierai de m'en tenir à ces deux affirmations.

L'Autre, comme lieu du signifiant, est exclu de la psychose. Cette affirmation découle de ce que vous avons exposé à propos de la forcclusion. Car, si le sujet n'a pas eu accès au signifiant de l'Autre, c'est qu'il en reste dépourvu. Et, par définition, la dimension de l'Autre, et par conséquent la dimension de l'inconscient, sera celle de l'espace de ce qui a été forclos.

Un signifiant est ce qui représente un sujet pour autre signifiant, par conséquent il n'est besoin que de la présence du signifiant pour supposer un sujet derrière lui dans les effets de signification.

Mais dans la psychose, lorsqu'elle est déclarée, l'Autre auquel fait référence le sujet délirant se caractérise non d'être représenté dans aucun couple signifiant, mais d'être suggéré, indiqué, signalé derrière l'objet par lequel il se sent impliqué avec cet Autre, c'est-à-dire avant tout derrière «l'objet» qui présente l'hallucination.

J'essaierai de montrer de façon précise le *moment d'apparition* de cette dimension de l'Autre, tel qu'en témoigne le délire de Schreber. A partir de juin 1893, date à laquelle il fut nommé président de chambre à la Cour d'appel, il commença à s'inquiéter à propos de certains rêves, inquiétude qui le conduisit à un état d'insomnie. Voici ce qu'il dit: «Les premières tout à fait mauvaises nuits, celles pendant lesquelles je ne pus quasiment pas dormir, se situent fin octobre ou début novembre. Il se produisit en même temps un phénomène remarquable. Au cours de plusieurs nuits pendant lesquelles je ne pus trouver aucun sommeil, un craquement revenant à intervalles plus ou moins longs se fit entendre dans le mur de notre chambre à coucheur, me réveillant chaque fois que j'étais sur le point de m'endormir.»<sup>4</sup>

Phénomène remarquable, inquiétant, surprenant. Il ne fait pour nous aucun doute que ces bruits sont déjà des hallucinations, puisqu'ils apparaissent toujours au moment où le patient va s'endormir. Il y a du réel aux aguets, prêt à surgir et à faire éclater la réalité de notre sujet. Mais nous en sommes encore à la période d'incubation. Je poursuis la lecture: «En ce temps-là, nous avions naturellement pensé à une souris, bien qu'il eût bien dû en vérité nous apparaître comme assez surprenant qu'une souris eût pu

se glisser jusqu'au premier étage d'une maison solidement bâtie». Schreber ne délire pas puisque, derrière le bruit, inquiétant, il ne suppose aucun sujet, et la psychose commence, comme le dit Lacan, «lorsque l'Autre a pris l'initiative», c'est-à-dire au moment de l'interprétation délirante. Je poursuis: «Dès lors, ma maladie prit rapidement un caractère menaçant». Il raconte donc une période pleine d'angoisse, qui s'étend du début novembre 1893 jusqu'à la mi-février 1894. Craines hypocondriaques, tentatives de suicide, etc. Pourtant, si traumatisé et menacé fut-il, il n'était pas encore entré dans la psychose, il en était à l'antichambre, et il ne manquait qu'un pas pour y pénétrer. Où peut-on donc situer le point de départ? Relisons Schreber: «Une nuit fut décisive, en particulier, pour mon effondrement spirituel; durant cette seule nuit, j'eus un nombre en vérité tout à fait inhabituel de polluantes manifestations de collusions avec des forces surnaturelles, notamment d'un raccordement de nerfs que le professeur Flechsig avait branché sur moi, de sorte qu'il parlait par le truchement de mes nerfs, sans être personnellement présent».<sup>5</sup>

Nous voyons là les deux éléments qui, d'après Lacan, sont caractéristiques du début de la psychose. Le premier, nous l'avons déjà dit, c'est qu'il y a un Autre, auquel le sujet s'adresse, et le deuxième, c'est que quelque chose - souligne l'importance de ce «quelque chose» - prend forme de rôle. Mais qui est cet Autre? Quelle relation le sujet établit-il avec lui? Cet Autre est celui qui surgit à partir de l'interprétation délirante des phénomènes que le patient éprouve. Auparavant, ce même phénomène, le bruit haluciné, avait reçu une autre interprétation; Schreber avait pensé que la «cause» de ces bruits étaient les souris.

Mais entre la première et la deuxième interprétation il y a un saut. Qui il s'agit de souris, il n'en est pas sûr, il doute. Il dit: «nous avions pensé à une souris, bien qu'il eût bien dû en vérité nous apparaître comme assez surprenant qu'une souris eût pu se glisser jusqu'au premier étage d'une maison solidement bâtie». Il y a là un passage de la perplexité au doute, c'est-à-dire que le sujet a pu utiliser le signifiant pour effacer le caractère certain de son angoisse. Mais dans la deuxième interprétation, celle que nous appelons «interprétation délirante», cela ne fait plus aucun doute, la certitude délirante a survécu. Ce qui ne fait plus aucun doute, ce dont il est parfaitement certain, c'est qu'il y a un Autre, même si ses intentions envers lui sont énigmatiques.

Que l'Autre du délire soit Flechsig, ce n'est pas ce qui importe. C'est-à-dire que la personne qui incarne le sujet de l'hallucination peut varier, comme cela arriva chez Schreber, qui a d'abord pensé que Flechsig était son seul ennemi, mais qui s'est ensuite rendu compte qu'il y en avait d'autres encore. L'interprétation délirante, comme mode d'attribution subjective, est un phénomène distinct de l'hallucination elle-même. Il peut se formuler que l'hallucination est la «accusee» de l'interprétation délirante; cette dernière est de l'ordre du signifiant et la précédente est de l'ordre du réel, vécue au n-

2. J. Lacan, *Séminaire III. Les Psychoses*, Seuil, p. 219.

3. Ibid., p. 218.

4. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, p. 47.

5. Ibid., p. 52.

veau corporel sous forme d'angoisse ou de jouissance, ou comme révélation d'une vérité.

Ce puissant sentiment de réalité apporté par les hallucinations, même lorsqu'il prend les formes de l'irréel, est analogue au sentiment d'évidence rencontré à certains moments de l'analyse. Évidence au-delà de tout savoir. Mais cette conviction de la réalité de l'inconscient, c'est-à-dire de la dimension de l'Autre, à laquelle parvient l'analyste, se distingue de celle du psychotique, entre autres, du fait qu'à peine éprouvée elle commence à disparaître. C'est une conviction qui doit chaque fois être renouvelée. Schreber, lui, déclare qu'il ne peut se séparer de cette présence des voix, par lesquelles est «évoqué» l'Autre.

Du texte étrange des hallucinations verbales, dont témoigne Schreber, nous pouvons dire avec Lacan: «..L'id est tout brutalement présent, et réapparaît dans le réel». C'est là le deuxième temps de la forclusion, temps de retour, temps du début de la maladie.

Si, «virtuellement», l'Autre de l'inconscient est présent dans le texte des hallucinations, quelle sera la relation entretenue avec ces voix par le sujet, celui qui nous raconte ces faits, celui qui nous parle en termes de signifiants? Le désir se présente comme une véritable tentative de prendre aux reis du signifiant ce pur réel que sont les voix. Le désir n'est pas ce qui a été forcé, comme cela est souvent suggéré. Le désir est la réponse du sujet au retour du signifiant forcé. Le signifiant forcé, venant du champ de l'Autre, sera la cause du désir, et celui-ci est le témoignage par lequel est exprimé la façon dont un sujet est impliqué avec cet Autre.

Il résulte donc que ce qui signifie l'entrée dans la psychose n'est qu'une tentative d'advenir au champ de l'Autre. C'est pourquoi, comme le fait observer Lacan, nous voyons se dérouler une sorte de dramatisation de ce que serait la *Beziehung* du signifiant primordial qui avait été forcé. Sous cette forme référée, le signifiant du N.d.P. invite le sujet à pénétrer en lui, et nous reconnaissions là une exigence d'ordre symbolique. C'est pourquoi on ne peut parler d'aliénation, au sens spécifique que Lacan donne à ce terme dans le Séminaire XI, qu'à partir de ce moment-là. Aliénation extrême dont témoignent les patients lorsqu'ils racontent que les mots qui sortent de leur bouche ne sont pas d'eux, que c'est l'Autre qui les leur impose. Et, corrélativement à cette aliénation, *aphanisis* extrême, exprimée dans ce sentiment de vol et de vide de la pensée.

#### Les voix et la forclusion

Pourtant, si nous faisons de l'hallucination verbale le phénomène fondamental pour l'interprétation de la structure psychotique, il faut procéder à une discrimination plus approfondie, car les voix ne constituent pas un phénomène uniforme, et ne dépendent pas toujours de la forclusion du signifiant.

Du début à la fin de son séminaire, Lacan s'efforce à montrer que ce dont il s'agit dans la psychose, c'est un trouble profond de la relation du sujet à l'ensemble du système du langage. Le signifiant lui-même est au centre de la question du psychotique. Il sent qu'il commence à perdre son rapport, jusque-là stable, avec la structure de la langue.

Preuve en sont ces phénomènes subtils et si spécifiques d'une psychose, qui se présentent même avant les premières hallucinations. Le sujet sent qu'un mot à usage quotidien devient soudain quelque chose d'étrange qui se sépare, s'isole et perd par la suite sa valeur dans le champ de la signification. Ce que le sujet sent c'est qu'il perd non pas un objet mais le signifiant.

Ce processus de perte de la possession du signifiant s'accroît peu à peu. G. de Clémambault nous donne une description raffinée de ces processus en les plaçant parmi les phénomènes initiaux de l'Automatisme Mental. «Dans le domaine verbal pur, avec ou sans objectivation, notons l'emancipation de phrases articulées mais vides, de fragments de phrases, de mots, de syllabes. Parmi les phénomènes les plus parcellaires, notons les mots explosifs, les mots déformés, les mots bissornés, les syllabes de mots, les jeux syllabiques variés et les intonations bizarres.»<sup>6</sup>

Mais il y a un moment, isolable dans l'expérience, où le manque d'appui sur l'A. le trou au niveau du signifiant du N.d.P. se présente. Il s'agit là de l'expérience hallucinatoire la plus complète. Comme s'il indiquait une nouvelle référence du code, quelque chose qui prend la forme d'un mot qui s'adresse au sujet fait irruption dans le réel... «et l'Autre masqué qui est toujours en nous, apparaît tout d'un coup clairâtre, se révélant dans sa fonction propre. Car cette fonction est la seule qui retient alors le sujet au niveau du discours, lequel tout entier menace de lui manquer, et de disparaître!»<sup>7</sup> C'est une espèce de mot nouveau, révélateur et aussi énigmatique. Le sujet trouvera en ce mot un nouveau point de repère essentiel pour la construction de son monde délivré.

Rayons, ondes et voix portent toujours une clé dont la structure néologique la place d'embolie en dehors de la référence au code établi.

Aussi bien Lacan donne-t-il très peu de indications explicites sur ce qui permet de formuler un diagnostic de psychose, mais c'est par rapport à ce point qu'il donne un exemple, éclairant, au cours d'une des premières séances du Séminaire III. A cette fin, il rapporte le cas d'une femme avec laquelle il avait eu un long entretien. Il explique qu'un long discours délirant à tendance persécutrice ne suffit pas à rendre compte d'une structure psychotique. Il cherchait, au-delà de l'aliénation imaginaire dans laquelle se situait sa patiente, aliénation qui donnait forme au délire; il cherchait la cause de ce délire, qui permettrait de la situer dans une structure déterminée. Après une heure et demie, il entendit donc un mot-clé, «galopiner», qui ne figure pas au dictionnaire du français, langue de la patiente. Il déclare donc: «Elle

6. G. G. de Clémambault, *Œuvre psychanalytique*, T. II, P.U.F., 1942, p. 509.  
7. J. Lacan, Séminaire III, p. 23.

était évidemment dans un autre monde, dans un monde dont ce terme de *galopin*, et sans doute bien d'autres qu'elle nous a cachés, constituent les points de repère essentiels. Voilà donc l'importance qu'acquiert un néologisme, une fois «incorpore» comme axe de la structuration discursive délinante.

C'est de ce point de vue qu'il me paraît possible de faire une formulation d'ordre général, en ce qui concerne le délire. S'il en existe de nombreux, nous ne pouvons parler de délire psychotique proprement dit que lorsque la relation du sujet à l'Autre paraît appuyée par ces mots-clés qui font retour depuis ce qui a été fondé.

#### Les voix du Surmoi

Les voix, qui font retour du silence où elles étaient, ne sont pas un phénomène inhabituel dans les névroses hystériques graves, que Maleval, dans son livre «Folies hystériques et psychoses dissociatives», distingue clairement du champ de la psychose. Ces hallucinations, que les psychiatres appellent auditives, peuvent aussi être observées dans les crises mélancoliques et chez les obsessifs-normaux.

Les sujets en parlent avec épouvante. En général, ils disent: j'entends une voix qui vient je ne sais d'où et qui m'ordonne des choses. Celles-ci le plus souvent sont insensées; elles ordonnent la mort, le pêché, elles exigent le silence, etc. Le sujet se sent dominé, écrasé; il souhaite échapper à cette présence envahissante. Quand ces voix ne sont pas épisodiques, mais plus ou moins durables, elles donnent lieu à des interprétations défiantes et à de véritables délires d'influence. Le sujet se sent téléguidé, épia, surveillé par l'Autre, qui apparaît toujours revêtu d'attributs maléfiques l'apparentant au diable. Incubus, succubus, terribles machineries, etc., toutes figures de cauchemar. Le problème est le suivant: tous ces phénomènes, qui vont de la voix épisodique et isolée jusqu'à la construction d'un délire d'influence, lorsqu'ils se font persécuteurs et permanents, tout cela, comment le comprendre par rapport à la forclusion? Car, de façon analogue à ce que nous avions distingué comme spécifique des structures psychotiques, nous nous trouvons là devant un réel non dénaché, face auquel le sujet développera ou non son délire. C'est pourquoi il me semble important de distinguer avec une rigueur théorique ce qui constitue l'espace de la forclusion et ce qui est tributaire du réel non forclos. En effet, en distinguant la spécificité de ces deux structures, nous pourrions peut-être opérer une discrimination plus claire dans le domaine dont nous traitons et qui, nous le savons, prête généralement à confusion: c'est dire que, sous le terme de psychose, on met tout dans le même sac.

C'est pourquoi je tiens à souligner combien il importe de considérer la forclusion comme étant l'exclusivité de la psychose, même si, en divers en-

droits de son œuvre, Lacan ne rend pas effective cette différenciation. Je ne veux pas dire qu'il ne l'avait pas conçue mais, tant qu'il n'avait pas bien distingué le petit *a*, la forclusion était l'unique concept dont il disposait pour rendre compte de la constitution de ce réel qui révèle ses traces tant dans la psychose que dans la névrose.

J'en reviens à notre problème, c'est-à-dire celui du statut qu'établissent les hallucinations de mots par rapport à la structure symbolique.

Ce thème est indiqué dans le séminaire sur l'angoisse, où Lacan traite de la fonction de la voix. La voix, placée au quatrième rang dans la série des objets *a*, l'amène à parler du Surmoi. Ce dernier participe de la fonction de *a*. C'est en relation avec le signifiant du N.d.P., qu'il peut être conçu comme reste qui n'a pas été incorporé, c'est-à-dire comme déchet tombé de la symbolisation primordiale. Nous pouvons également le considérer comme une partie du corps, à condition d'ajouter que c'est une partie du corps du signifiant. C'est là un signifiant tombé qui se place en fonction d'objet *a*.

À son niveau, cet objet, en tant que chû, préserve le lieu du manque, mais le manque peut à son tour manquer. L'objet se positivise, franchissant le seuil de l'angoisse; peuvent alors apparaître ces voix infernales. J'essayerai maintenant d'établir une comparaison entre ces voix et celles dont nous parlions à propos du début des psychoses, par exemple celle de Schreber.

Les premières différences observables sont les suivantes: alors que, dans un cas, il semblerait que les voix visent simplement un écrasement du sujet, sa réduction au silence sans autre espoir qu'obéissance et soumission, celles que nous avons signalées comme étant cause du délire psychotique se présentent, en un premier temps — je souligne «en un premier temps» — comme révélatrices, pleines de sens, et transforment le sujet, dans une nouvelle dimension. Autre différence: ces voix exigent une réponse. D'autre part, et c'est là l'élément déterminant, elles visent l'instauration d'un rapport nouveau, quelque chose qui, même si nous ne pouvons pas l'appeler code, parce qu'il manque de système, occupe sa place. Pour Schreber, ce nouveau code est celui de la «Langue fondamentale». A cet égard, lorsque le processus d'aliénation dans ce signifiant est définitivement réalisé, le sujet perd son lien social avec ceux dont, jusqu'à ce moment-là, il partageait le code. C'est le phénomène de l'autisme, de l'incohérence verbale absolue. Cela ne se produit jamais dans l'autre groupe, celui, comme nous pourrions l'appeler, des délires non psychotiques, étant donné que, d'une façon ou d'une autre, l'Autre, en tant que lieu du code, lieu du signifiant, se trouve établi.

\* \* \*

#### II - LA DOUBLE RÉFÉRENCE À L'AUTRE

Nous pouvons donc introduire un élément nouveau: dans le groupe des discours que nous appellerons délirants dans les névroses, il semblerait que

ces objets et ces voix liées au Surmoi, apparaissent toujours comme formant des couples d'opposition, c'est-à-dire qu'en contrepoint s'oppose à elles un autre élément, qui peut être aussi une autre voix, ou un regard, ou quelque chose de l'ordre du signifiant sidérant (*Verblüffung*).

A ce pôle-là, le réel qui est en jeu serait en rapport avec ce qui a été originellement refoulé. Lacan, dans sa «Réponse à une question de Marcel Ritter», signale à la place de l'*Unerkannte*, de l'impossible à être reconnu, le trou par où le symbolique s'ancre dans le réel - et il le différence d'un autre réel qu'il place la comme le réel pulsionnel. Voilà ses propres mots : «Au niveau du symbolique, là,\* c'est noué, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une fermeture»<sup>9</sup>.

Or ce réel, en tant que trou symbolique, se montre parfois aussi sans voile, produisant certains phénomènes de type hallucinatoire dans les névroses. A ces phénomènes nous reconnaîsons ce qui est en rapport avec les voix du Surmoi.

A son tour, un processus analogique a lieu dans les psychoses. Mais cette analogie ne permet pas toujours d'y voir clairement sa profonde différence, car le refoulement original a manqué dans ce cas. Et si au niveau de la chaîne significante dans la psychopathie nous parlons d'un «arous» du à la foreclosure d'un signifiant primordial, celui-ci est un véritable «vidéo» où nous selections à même de reconnaître sa différence par rapport au «trou réel dans le symbolique». La psychose pose un mode spécifique de constitution du réel dont le destin est lié à celui de la foreclosure. «Les destins du réel montrent les liens qu'ils entretiennent avec ceux du symbolique», dit G. Maci, quand il se pose la question du réel dans la psychose.<sup>10</sup>

Mais ayant de continuer, j'essayerai d'expliquer plus clairement ce que j'ai développé jusqu'ici. Pour ce faire, je m'étiendrai sur une intervention faite par A. Didier-Weil au Séminaire de Lacan sur «La topologie et le temps», laquelle a eu une importance décisive pour l'élaboration de ce travail.

Dans cette intervention, dépourvue de titre, mais qui pourrait s'appeler «Les trois Surmois», l'auteur distingue entre autres ce qu'il appelle des «compléments ambivalents», structures par rapport au signifiant du N.d.P., et qu'il étudie en analysant le texte «Totem et Tabou» de Freud. Je le cite : «Dans le chapitre où Freud parle du père mort, du défunt, il oppose en vérité le destin du père mort en tant que le père mort va donner, si on peut dire, l'ancêtre, quand les rites sont convenablement rendus, ou en tant que le père mort va donner naissance au revenant, au démon, au spectre. Entre l'ancêtre et le revenant (...existe une certaine) réversibilité»<sup>11</sup>. Il développe donc une double dialectique entre ces deux termes, dans le détail de laquelle

je ne puis entrer ici, mais que je vais essayer de résumer. Il expose que l'ancêtre, de même que le spectre, peuvent faire leur apparition dans le réel, donnant lieu à diverses formes d'angoisse. Dans le cas de l'apparition du spectre, il dit : le sujet tombe dans un état d'angoisse, il est lié à une réalité de mauvais augure, sans paroles, écrasé, menacé. Si ce qui fait retour est de l'ordre de l'ancêtre, il se joue une dialectique différente : stupéfaction et révélation. Il compare cela à ce qui se passe dans le jeu d'esprit. C'est avant tout de la surprise, le sujet est surpris devant ce qui prend la forme d'une question à laquelle il pourra ou non donner réponse. Il lie donc ce phénomène au *«ache vuoir»*. C'est-à-dire au moment où la voix de l'Autre se fait entendre, terrifiant le sujet sous le poids de la question : «que veux-tu?». Au contraire, ce qui a trait au spectre, qui fait également retour sous forme de voix, ne questionne pas, mais ordonne, n'espère pas de réponse, mais une soumission totale.

Nous essayerons donc de voir de quelle façon ce couple d'opposition se manifeste dans le domaine des délires psychotiques et non psychotiques.

Prenons pour hypothèse que le jeu dialectique qui s'établit entre les deux sera différent quand l'ancêtre, c'est-à-dire le signifiant du N.d.P., a été véritablement incorpore, et quand le père, dans sa dimension symbolique, n'est pas advenu, comme cela se produit dans la psychose. Pour éclaircir un peu plus ce que je veux dire, je citerai à nouveau le cours dans lequel Didier-Weil rapporte de quelle façon, dans le mythe, se révèle ce processus d'installation, de consolidation de l'ancêtre. «Le mouvement de va-et-vient qu'il y a entre le spectre et l'ancêtre se manifeste, par exemple, par le fait qu'il y a le père mort, dans un premier temps, l'amé va rester ici-bas, elle ne va pas sortir le camp, elle reste là, et pourquoi? c'est la question que nous abordons; pourquoi? Il se trouve qu'elle est malaisante et dangereuse. Ce spectre qui ne veut pas sortir le camp, qui reste là, il y a toute une série de rites qui le convient à rejoindre l'île des Morts, l'au-delà, et alors on nous raconte, par exemple dans Durkheim, c'est assez joliment décrit, il y a des traits incessants comme ça, c'est-à-dire que le spectre est là pendant un certain temps, les rites sont rendus, il faut le camp dans l'île des Morts, il y reste, il fait un deuxième retour, (...) il revient de nouveau rôder, de nouveau les rites sont faits, il repart une deuxième fois, il se trouve qu'il revient une deuxième fois et, eufin, si les rites sont parfaitement exécutés, il repart pour la troisième et dernière fois à l'île des Morts, d'où il ne reviendra plus. Vous voyez qu'il y a une réversibilité entre cet ancêtre, ce signifiant du N.d.P., en tant qu'il assume sa fonction symbolique, et cette possibilité du retour dans le réel et sous une forme qui n'est plus celle d'un signifiant, mais d'un objet que nous pouvons qualifier de petit *a*.»<sup>12</sup> Didier-Weil rapporte donc ensuite comment le sujet se lie à cet ancêtre par des sentiments positifs de l'ordre de la vénération, du respect et même de l'extase dans une certaine communion avec lui et, d'autre part, par des sentiments négatifs qui correspondent à l'ordre de la terreur sacrée, de la frayeur sacrée, qu'il pointe sous les qualificatifs de stupéfaction et de révélation, avec une peur plus radicale lorsque cet au-delà, évoqué dans la prière, par

\* dans le réel pulsionnel.  
9. J. Lacan, Réponse de J. Lacan à une question de Marcel Ritter, in *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris*, n° 18, 1976, p. 9.

10. G. Maci, La mia esecuzione del real. Nueva Visión, p. 263.

11. A. Didier-Weil, Intervention du 5 mai 1979 au séminaire de J. Lacan.

exemple, lorsque cet au-delà du symbolique vient à tomber dans le réel, et c'est le cri du «*che vuano*». Si le spectre est ce qui fait retour, ce qui se joue n'est pas une peur, mais quelque chose de l'ordre de la plus inquiétante étrangeté, du mauvais augure.

\* \* \*

Pour terminer cette vaste revue, je vais, à mon tour, prendre trois exemples, trois exemples qui, peut-être, illustrent diverses modalités de la relation du sujet à l'Autre, dans le domaine particulier choisi par nous, qui est celui de la voix. Le premier je le tire de la narration d'un cas que j'ai eu l'occasion d'écouter et où a été observé le moment de l'apparition des voix. Il s'agissait d'une jeune femme qui se disait lesbienne. Derrière cette identification s'est découvert, au cours du traitement, un fantasme de viol en rapport au père, la jeune fille s'étant aperçue, peu avant de devenir lesbienne, qu'il avait violé sa belle-fille. Au moment même où survint ce fantasme de viol, la patiente tomba dans un profond état de stupore, épisode après lequel furent leur apparition des voix qui lui ordonnaient, entre autres, de se tuer. Peu de temps après, lorsque le sujet se rés tint dans un nouveau discours, les voix disparurent. Je dirais que cette voix du Surmoi a fait irruption dans le vaste territoire créé par l'évanouissement du sujet, touchée au niveau de connexion avec l'instance paternelle comme étayage du symbolique. La voix du spectre s'est fait entendre en un moment de vacillation de la relation du sujet avec le signifiant du N.d.P., mais le dit signifiant, ayant été inscrit, reviendra occuper sa place. Première fonction de contrepoint.

Je prends le deuxième exemple dans le livre de Garcia Badaracco: *Biographie d'une schizophrène*, le cas Maria. Même si pour des raisons que je vais indiquer, je ne sousscris pas au diagnostic de schizophrénie, parler, dans ce cas, de névrose, serait-ce sous la forme de folie hystérique, laisse une infinité de problèmes irrésolus. Comme la patiente est un être vain et a laissé un témoignage écrit de son expérience, je transcris quelques paragraphes:

«Déconnectée de mes membres

l'unique sonorité sont les voix qui m'appellent "Airam"»

(Ce néologisme apparent n'en est pas un, car il s'agit de son nom. Maria, tel qu'il apparaît dans le miroir.)

«Carence de pensées. Il ya une maudite machine qui me les voie.»

«Les astres tombent tandis que m'appellent des voix lointaines et répétées sur elles-mêmes, mais je suis emplie de terreur. Je ne sais comment on me les fait pas faire.»<sup>14</sup>

Ici apparaît un premier couple d'opposition. Elle dit que les astres tombent et que les voix appellent. Dans le délire de cette patiente, les astres, et en particulier le soleil, occupent une place centrale. C'est sa référence à l'Autre du délire, non celui qui la tue avec ses voix, mais celui qui peut la féconder avec sa lumière.

13. Garcia Badaracco, *Biografia de una esquizofrenia*. Ed. F.C.E., p. 118.

Autre paragraphe:  
«je chante le Kol Nidre, personne ne me donne d'ordres mais la machine me manipule.  
Je chante le Kol Nidre, oui, et la machine disparaît». <sup>15</sup>

L'évocation du père mort fait disparaître les voix, mais le retour du père mort, sous forme de lumière, le réel de l'ancêtre, ne produit pas le même effet.

Ecouteons:

«Haine et lumière  
C'était naître. Haine et lumière.  
Voix maudites. Bonne lumière.  
Et la lumière est en moi.  
Je ne veux plus de cette terreur infinie.  
Et qui m'ôte le rêve?». <sup>16</sup>

Deux réels en jeu qui dansent en contrepoint. Si la lumière pouvait tomber, se perdre, c'est-à-dire retourner dans l'au-delà et rester là-bas, dans le lieu de l'ancêtre, tout ce délire prendrait fin. C'est ce qui exprime comme suit Garcia Badaracco: «Au sujet de ses perceptions délirantes, elle avait très peur de perdre la lumière qui s'était manifestée pendant ces instants. Maria voulait guérir, voulait être en bonne santé, comme les médecins et les malades guérissent, mais alors celle n'aurait plus cette lumière. Si guérir signifiait la perdre, était-elle vraiment prête au sacrifice?». Il semble que la castration symbolique du regard se soit produite, et c'est ce qui appuie la thèse selon laquelle la schizophrénie est curable. Je ne dirai pas le contraire, mais tout ce qu'on peut dire, c'est que cet exemple n'aide pas à répondre à cette question. Car ce que cet exemple démontre peut-être, c'est que, si le signifiant du N.d.P. a été une fois incorporé, ce sera de là, du lieu de l'ancêtre, que se fera le retour dans le réel, et si le processus symbolique s'effectue selon certaines régless, il pourra y avoir retour en ce lieu.

Cependant, dans la structure psychotique tributaire de la folclusion, il n'y a aucune inscription du père mort dans le symbolique, nous dirions que le mort n'a jamais accédé au statut de l'ancêtre et, pour cette raison, le couple d'opposition entre ancêtre et specre n'existe pas. Pour être plus précis, c'est un couple qui ne cesse pas de ne pas se constituer. Lorsque le père fait retour dans le réel et que le processus délitant se déclanche, la dialectique qui s'établit est différente de celle que nous venons d'analyser. Les destins auxquels elle conduit sont très variés, d'où les différentes formes que prennent les psychoses dissociatives (paranoïas, paraphénies, schizophrénies).

Je vais donc essayer, de façon succincte, de lire Schreber en utilisant la perspective que je viens de développer.

14. Ibid., p. 154.

15. Ibid., p. 147.

16. Ibid., p. 219.

Si difficile qu'il soit de capter dans sa structure cet immense et fertile délire, certains éléments nous ouvrent des pistes sûres. Nous pouvons observer que, du début à la fin du livre, la référence à l'Autre du délire est toujours dédoubleée et forme des couples d'opposition. A chaque fois, deux parts se forment dans le ciel, partant, deux réels sont en jeu dans l'expérience de Schreber. Mais voyons comment se déroule sa dialectique. Pour commencer, distinguons les deux types de voix que Schreber dit entendre: d'une part, le néologisme de l'intuition délivrant et, d'autre part, la formule vive et monotone de la ritournelle, comme l'appelle Lacan. D'ailleurs Schreber dira qu'à mesure que passe le temps ces dernières sont de plus en plus nombreuses, au détriment des premières.

Le premier temps du délire est un temps que Schreber nomme *«temps sacré»*. C'est celui de ses premières rencontres avec les rayons, le temps des grandes révélations. Ces rayons, qui étaient les rayons purs, font donc allusion à un Autre vénéré, qui évoque le lieu, ou la fonction, de l'ancêtre. Ces rayons, à leur tour, étaient des éléments du code de l'Autre que Schreber ensuite nomme «Langue fondamentale». Donc, en un tout premier temps, lorsque cette fonction de l'Autre s'incarnait en une seule personne, ils faisaient référence à Flechsig lui-même. Mais, peu de temps après le début du processus, Flechsig prit la forme du spectre, et ses intentions devaient chaque fois plus impures. C'est alors qu'il prit possession d'un autre lieu, en prétendant instaurer quelque chose de l'ordre de l'ancêtre pour garantir son existence en tant que sujet. Il apparaît donc siu au-delà de Flechsig et contre Flechsig c'est Dieu qui est sa sauvegarde. Le processus ne s'arrête pas là, car il ne semble pas parvenir à s'installer convenablement dans l'au-delà. Aussi survient un nouveau recours. Dieu n'est pas un, mais deux. Il y a Les Royaumes Antérieurs, qui ont déjà fusionné avec les nefs de Flechsig, et Les Royaumes Postérieurs, bien distincts, ceux-là, et constituant donc une référence sûre. De toutes façons, cette bipartition ne parvient pas non plus à stabiliser son monde et ce n'est que l'apparition d'un au-delà de Dieu même qui instaure l'Ordre de l'Univers, régim et garantissant tout. Cet Autre, l'Ordre de l'Univers, n'envoie aucun messager, il demeure silencieux et ne s'unira que dans un lointain futur.

Dans cette lutte on peut remarquer que ce qui retourne de l'au-delà comme puissance révélatrice finit par occuper l'autre pôle peu de temps après. Il y a une sorte de transmutation de l'ancêtre en spectre; ce qui relève de la terreur sacrée devient horreur du maléfice. Les deux lieux ont tendance à fusionner en un seul qui coïncide avec celui du spectre. Mais lorsque la fusion atteint le point maximal, voilà que réapparaît l'appel de l'ancêtre. Toutefois, étant donné que les rayons purs retrouvent eux-mêmes d'un lieu radicalement exclu de la loi —c'est-à-dire, ils ne sont pas d'aucun usage symbolique du sujet— ils s'avèrent donc incapables d'accomplir la fonction de freiner les désirs démesurés du spectre (qui ne veut que jouir) et finissent par être encore fusionnés avec lui. Quoi qu'il en soit, en 1895 il arriva quelque chose: «Le mois de novembre 1895 marque un tournant capital dans l'histoire de ma vie»<sup>17</sup>. Depuis déjà quelques mois, Schreber avait pris l'ha-

bitude de dormir, les pieds hors de la fenêtre de sa chambre. Lacan fait remarquer qu'une nouvelle naissance avait lieu.

Schreber raconte ceci: «Or, désormais indubitablement, j'avais pris conscience de ce que l'évitration était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l'Ordre de l'Univers, et à la recherche d'un compromis raisonnable, il ne me restait plus qu'à me faire à cette idée d'être transformé en «mème»». Cette transmutation produit un large éventail d'effets bienfaisants. Même si Schreber ne cesse pas de délirer, son monde trouve un point d'appui plus stable. La «réalité» se recompose peu à peu et, les autres, les gens qui l'entouraient, reprennent consistance, permanence et distance. Il se retrouve aussi par rapport à la jalousie, étant donné qu'il cesse d'être l'objet de la jalousie d'un Autre impur et commence à se permettre certains plaisirs (féminins) qui, jusqu'à ce moment-là lui faisaient horreur. Finalement, ce qui est le plus important pour Schreber, il a le sentiment d'avoir définitivement triomphé sur l'imbecillité ou la crétinisation, c'est-à-dire qu'il réussit à conserver la structure du signifiant, grâce à laquelle il put écrire ses «Mémoires» destinées à l'humanité.

Que se passe-t-il par rapport à l'ancêtre qui rendit possible cette stabilité? Cette question a trait à ce qu'on appelle les «réverusions spontanées» et peut-être à celles que nous visons et auxquelles on pourrait s'attendre.

A ce moment décisif de la vie de Schreber, il parvient à établir un lieu au-delà de tout ce qui pourrait être «présences hallucinatoires», un au-delà de l'Autre visé par les rayons. Et cet Autre de l'Autre il l'appela Ordre de l'Univers.

Voilà que s'instaure un nouveau type de polarisation. Il y a des allusions à Dieu et aux personnages y compris dans l'expérience hallucinatoire. Vécue sans repos, Schreber ne croit pas en Dieu, il ne suppose pas son existence, il en a la certitude puisque les rayons possèdent avant tout une valeur de présence, d'événement, sont des parties de Dieu lui-même. Il n'y a aucun savoir qui puisse s'opposer à la véracité des «préveus» sur lesquelles sa conviction est basée.

L'Ordre de l'Univers, par contre, est une construction logique, c'est l'effet d'un discours. Il reste silencieux, n'envoie ni rayons ni voix. C'est un Autre mais désobjectivisé, un lieu de la structure. C'est le support ultime de l'ordre et de la régularité des phénomènes du monde. C'est le bien de la loi. Cela n'empêche pas Schreber de lui trouver une faille, un manque, un troublé dans l'Ordre de l'Univers, faille qui devient le pivot de sa propre expérience subjective. L'Ordre de l'Univers impose un «impératif absolu» auquel Dieu lui-même reste soumis.

Parallèlement à ce véritable ancrage dans la loi, les voix, qu'il écoute toujours, perdent petit à petit de leur intensité. Seules restent à titre de ré-

17. D. P. Schreber, op. cit., p. 150

18. Ibid.

sidus, des cantilènes vides, dépouvues de plénitude aussi bien que de danger.

Pour des raisons énigmatiques, Schreber parvint à instaurer finalement l'ancêtre dans l'au-delà du discours, sauvegardant ainsi sa «capacité de penser». Cette conquête il l'a payée de son phallus, mais ce ne sont là que des histoires de notre monde symbolique.

Toutefois, cette réussite ne fut que transitoire quoiqu'assez prolongée.

En 1907, après que sa femme fut prise d'une apoplexie, on dut l'hospitaliser de nouveau. Cette fois-ci rien n'y fit, on ne put le sauver, il resta jusqu'à sa mort plongé dans un monde démentiel incommantable.

Traduction du texte initial:

Anne Saulzyger

Unité de lecture:

Marc BÉRI

Pierre BICKEL

Didier CREM'NITER

Jean-Claude MALEVIAL

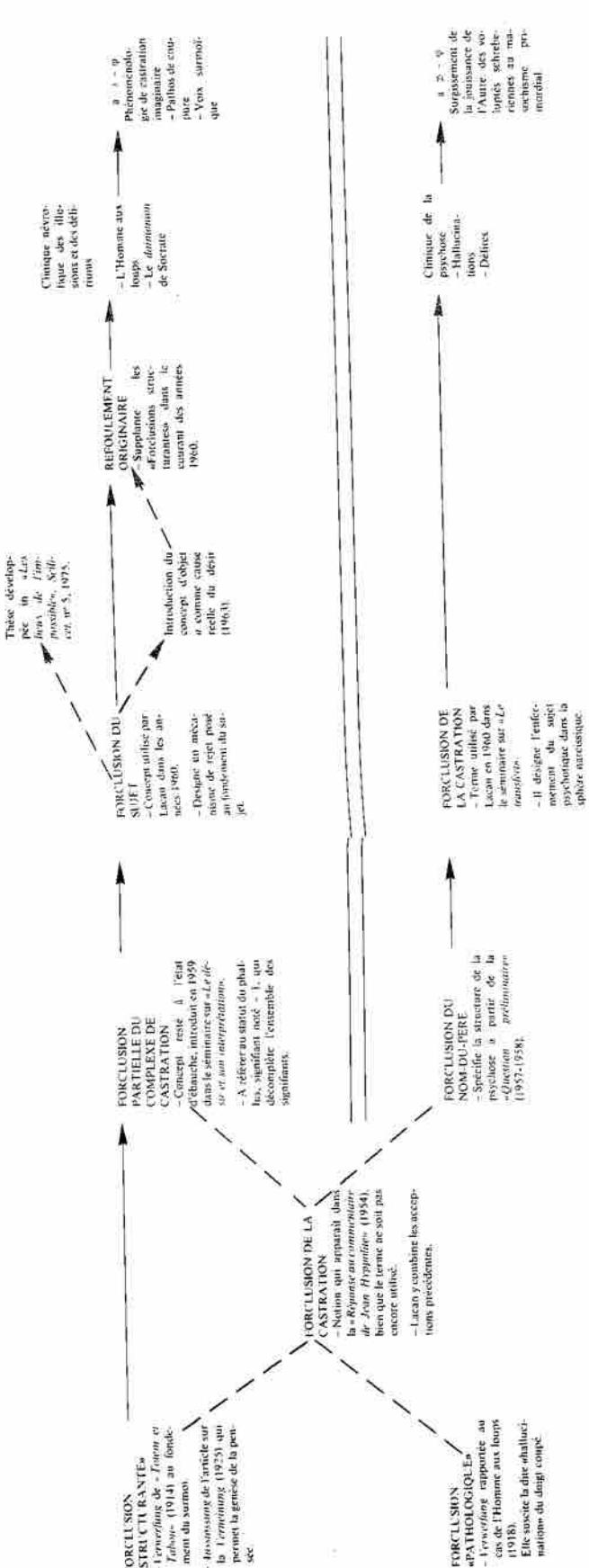
## COMMENTAIRE

### A propos de deux manifestations du réel -Une question soulevée par N. Rabinovitch-

Puisque la femme n'est pas-toute dans la signification phallique, puisqu'ainsi elle participe du réel plus que l'homme, d'autant s'autorisent à en conclure qu'elle possède une prédisposition à la psychose! Lacan a plutôt signalé sa propension à l'hystérie, en accord sur ce point avec la majorité des cliniciens, pourquoi la prétendue conséquence susmentionnée de son enseignement lui aurait-elle échappé? En fait, la rigueur de sa pensée objec-tait à ce qu'il versât en des paralogismes aussi grossiers. Faire de toute manifestation du réel un trouble psychotique conduirait à promouvoir une conception ubiqüaire de la psychose, en laquelle il faudrait alors nécessairement inclure des phénomènes tels que l'inquiétante étrangeté, l'angoisse et même le banal cauchemar. L'on se trouverait engagé ainsi dans les ornières de l'universalité du «moyau psychotique» (M. Klein), voire dans celles d'une pathologie de la schizè du sujet (*ego-psychology*), thèses dont la logique risque d'aboutir à des affirmations aussi paradoxaux que la remarque de Federn selon laquelle «les actes manqués sont dus non à un processus névrotique mais à un processus psychotique»<sup>1</sup>. Cette conception se trouve tout autant en rupture avec l'enseignement de Freud que celles qui voudraient faire accroire que Lacan aurait référé à la psychose toute manifestation de l'objet réel.

Combien mieux oriente me paraît le travail, élaboré à Buenos-Aires, proposé à notre unité de lecture par Norberto Rabinovitch. Il prend parti dans le débat évoqué ci-dessus, en soulignant, c'est l'un de ses arguments majeurs, qu'il convient de distinguer deux manifestations du réel, l'une psychotique, l'autre névrotique. Faute de cette rigueur, écrit-il, l'on verse dans la confusion. «C'est dire que, sous le terme de psychose, on met tout dans le même sac». Il lui paraît à juste titre nécessaire de distinguer nettement «ce qui constitue l'espace de la forclusion et ce qui est tributaire d'un réel non forclos». Toutefois, à formuler ainsi la différence, de nouvelles ambiguïtés

<sup>1</sup> Feder P., *La Psychoanalyse des psychoses*, in *La psychologie du moi et les psychoses*, P.U.F., Paris 1979, p. 163.



tés risquent de surgir, le réel n'est-il pas par essence forcé du symbolique? Et, si l'on adopte cette perspective, comment concevoir que l'espace de la forclusion puisse caractériser la psychose? Il est vrai que les diverses acceptations des concepts de «Verneigung» et de «forclusion» sont difficiles à suivre en leurs évolutions dans les œuvres de Freud et de Lacan. Or, il me paraît de première importance de les préciser afin de poser avec rigueur les données du problème ici considéré. Pour y contribuer, je propose le schéma ci-dessus.

Il s'y dégage, parmi d'autres éléments, que les troubles dits «hallucinatoires» de l'homme aux loups s'avèrent à différencier d'un phénomène psychotique, en sorte que sur ce point ma recherche ne concorde pas exactement avec celle de N. Rabinovich. Je ne puis cependant détailler ici l'argumentation qui accompagne et supporte ce schéma. Le lecteur intéressé se reportera à un article à paraître consacré à «la forclusion de la castration et à ses acceptations antinomiques – travail suscité par certaines interrogations épistolières de mon correspondant argentin, et dont je le remercie en ces lignes.

Les difficultés auxquelles se heurte sa réflexion me semblent trouver en partie leur origine dans une recherche sur laquelle malencontreusement il se fonde – celle d'A. Didier-Weil dont un article récent propose une version élaborée<sup>2</sup>.

L'intéressante tentative qui s'y déploie ne me semble pas parvenir à distinguer nettement deux manifestations du réel, de sorte qu'elle risque de promouvoir des confusions regrettables. Elle mérite cependant que l'on s'y attarde.

«En première approximation, écrit Didier-Weil, la distinction entre une apparition et une hallucination se donne comme une des voies qui peut permettre de distinguer la chute du signifiant dans le Réel de ce qu'on pourrait appeler le rebuste psychotique.» Or, il est nécessaire de postuler chez le

psychosé une antécédence logique du refoulement originaire pour concevoir, comme cet auteur, «que la forclusion psychonique est en fait une rechute». Sans que cela soit souligné, c'est une nouvelle version de la vieille thèse du nouveau psychologue de tout sujet que l'on nous réchauffe là. L'apparition appréciable comme «extraordinaire», deviendrait une hallucination quand se produirait une régression à un réel toujours conçu, même chez le psychosé, comme déjà séparé. Dès lors, la névrose profonde apparaît constituer le modèle de la psychose, puisqu'en celle-ci chute de l'objet *a* et division du sujet sont situées dans une nécessité antérieure par rapport à la forclusion psychotique. La schizophrénie psychotique ne saurait donc considérer qu'en une régression à un «savoir dans le récit» assuré grâce au refoulement originaire.

En fait, si l'on adopte quelque recul à l'égard de la thèse de Didier-Weil, il se discerne qu'à sa racine les concepts lacaniens y sont distordus afin de développer la notion kleinienne de souffrissement psychotique du sujet. Cette dernière n'est pas mentionnée, mais elle est partout présente.

Est-il par ailleurs pertinent de postuler une «chute» du savoir dans un réel conçu comme un «autre lieu» que le symbolique? Ces niveaux de profondeur ne relèvent-ils pas d'une problématique antérieure à celle de la nobilité borroméenne du sujet à laquelle ils font pourtant référence implicite?

De même, et par surcroît, à s'en tenir à une conception du Nom-du-Père qui fait l'impasse sur la structuration borroméenne de celui-ci, Didier-Weil est conduit à une curieuse bipartition entre le père «dans le réel» et le père «dans le symbolique». L'exécration pour le démon et la vénération pour l'ancêtre, écrit-il, ne seraient «que les effets induits chez le sujet par le signifiant du Nom-du-Père selon qu'il séjourne dans le Réel ou dans le symbolique». User d'une topologie euclidienne des lieux psychiques, lesquels délimiteraient un dedans et un dehors, un intérieur et un extérieur, contraint à présenter le rapport du réel au signifiant sous l'aspect du franchissement d'une frontière, et non dans la perspective d'un noyage — instauration d'un rapport d'identité.

Appréhender la structure psychotique sur le mode d'une déféillance de la propriété horromème du nœud qui supporte le pariètre<sup>3</sup> implique une approche fort différente de celle qui l'envisage comme une rechute régressive dans le réel. Didier-Weil semble négliger que le réel du père conditionne l'insertion dans le symbolique, que la castration ne peut être dissociée de l'incorporation, en sorte qu'un «séjour» du père dans le réel indépendant de son «séjour» dans le symbolique paraît difficile à concevoir. La forclusion du Nom-du-Père peut être partielle dans une topologie nodale; si la fonction catégoriale, sa fondation dans le nouv' horronnement lui-même<sup>4</sup>, sa force

<sup>3</sup> Cf Léan J., *Le synthe*, Le séminaire, livre XXII, 1975-76, publié dans les numéros 6 à 11 d'*Orpheus*.  
<sup>4</sup> Du point de capiton au synthe. Léan a toujours rapporté la fonction paternelle à ce qui permet d'assurer un nouage. C'est pourquoi le need-ho peut constituer l'indication ultime de son enseignement quant aux Noms-du-père... mais neud-ho, qui est la conclusion du fait que Freud fait tout tenter sur la fonction du père (...), mais neud-ho, il sait bien faire évoluer l'ensemble Neurotici ou fol donnée la Loi. La Loi n'a absolument rien à faire avec les lois du monde réel, c'est simplement la loi de l'amour, la père-version» (Léan J., *Le Synthe*, 1975-76, p. 1072-1073).

sion implique carence de ce nottage spécifique. En ce qui concerne cette liaison est conduit à proposer deux modèles : soit celui du nœud réfré, soit celui d'un ratage de la nodalité horroméenne. A propos des phrasées interrompues qui peuplent hallucinatoirement la solitude de Schreber, il remarque qu'on s'aperçoit là l'exigence d'une phrase, quelle qu'elle soit, qui soit telle qu'un de ses chainons, de manquer, libère tous les autres, soit pour retirer le *Uroš*. Nul doute que le nœud horromène soit in dissociable de l'Un-corporation paternelle, et qu'à négliger cette donnée l'on s'engage en des impasses.

Didier Weil note par ailleurs que lorsque se produit un dénouement du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, le corps devient soumis à la loi du Réel, qui par excellence serait celle de la chute des corps! Des lors, affirme-t-il, la «dimension du cadavre», que nous portons en nous à notre insu, nécessiterait d'être oubliée, l'attraction réciproque de la pesanteur deviendrait si perçable que la loi de la chute des corps tendraient à faire chuter le sujet, d'où la thèse originale selon laquelle la «dépression» tiendrait «à la perception de la pression que le corps reçoit de la pesanteur». D'où vient cette étrange notion physiocaliste qui prétend contribuer à la logique de l'inconscient? A-t-elle été recueillie dans les intuitions d'un psychosophe tenu de exprimer l'inconscient à ciel ouvert? Mais alors que dira-t-on de celui qui me confia, lors d'un moment second, avoir eu le sentiment qu'il l'loitai, échappant ainsi, selon ses dires, «aux lois de la pesanteur», se sentant même attiré par un aimant située dans le ciel, ce qui l'inquiétait si fort qu'il songea à se suicider? C'est l'évacuation de toute référence à l'objet *d*, dans l'article susmentionné, qui entraîne Didier-Weil en des ornières qui pourraient conduire à piéger la mise en abnégation comme traitement de la mélancolie!

Bien loin de différencier le retour du forclos de celui du refoulé original, sa thèse incite à rabattre l'un sur l'autre, et par conséquent à confondre partiellement le mécanisme de l'hallucination avec celui de l'apparition. Ainsi, la première, référée à une forclusion du père symbolique, serait logiquement postérieure à la seconde, mais pourraient susciter, tout auant que l'apparition, le surgissement de cette «partie du père» qui échappe à l'uncorporation et est expulsée (*Austossung*, dans le délors). Ne s'agit-il pas toujours d'un modèle névrotique du phénomène psychotique, discernant en ce lui-ci un retour de ce qui cessera d'être oublié - à savoir le refoulé original? La différence entre hallucination et apparition résiderait en ce que, dans un cas, se manifesterait un savoir dans le réel forclos (*herverfen*), tandis que dans l'autre il ne serait que rejeté (*auferfen*). Cette thèse implique une comparabilité entre la forclusion du Nom-du-Père sur le refoulément original et de la forclusion du Nom-du-Père sur laquelle nous divergeons radicalement. La carence psychotique de la struc-turation borroméenne du parfître n'intervient pas dans un moment postérieur à l'incorporation du Père, car celle-ci ne consiste en rien d'autre qu'en cette nodalité borroméenne où se fonde le Un. La structure psychotique stabilisée n'est pas identique à celle d'une névrose - même si elle en emprunte souvent la symptomatologie. Phénomènes élémentaires, hallucinations spacio-temporelles, révélations, nuances de la jouissance de l'Autre, «épiphanies» et

L'ÉCOLE DES MÉTIERS DE LA SÉCURISATION VIVRE SAINTE PARIS 1975 p. 115

laisser-tomber du corps chez Joyce, etc., chacun sait que de tels troubles mineurs peuvent se rencontrer chez des sujets qui n'entrent pas toujours dans la psychose clinique, et qui ne sont ni des névrosés ni des pervers.

Malgré une tentative pertinente cherchant à souligner la différence entre deux registres de la forclusion, Didier-Weil s'arrête en chemin: au lieu de déveopper l'irréductibilité de la «forclusion du sujet» (refoulement original) et de celle du Nom-du-Père, il rabat l'une sur l'autre pour rendre compte de la psychose. En autre, l'absence de toute référence à l'objet *a* l'empêche de dégager les manifestations psychotiques de celles-ci caractérisées par l'absence d'inclusion du (*-φ*) de la castration.

Rabinovich fait montre de plus de rigueur quand il note que le refoulement original a fait défaut dans la psychose, soulignant à juste titre que le vide du à la forclusion psychotique d'un signifiant primordial n'est pas identique au trou réel dans le symbolique. Dès lors, il ne saurait concevoir la psychose comme une «réchute». Pourtant, comme Didier-Weil, il situe le «spectre» à la fois du côté de l'inquiétante étrangeté (retour du refoulé original) et en même temps dans le registre de la psychose. Il me semble y avoir là une confusion incompatible avec la distinction précédente.

Confusion que l'on discerne à nouveau quand la pathologie de l'Homme aux loups est rapportée à la psychose. En effet, Lacan ne dispose pas, en 1954, du concept de forclusion du Nom-du-Père, or il ne fait mal doute que la forclusion dont il parle à propos de Sergueï Pankejeff réfère au trou réel dans le symbolique, c'est-à-dire au refoulement original. Ainsi, lors du séminaire sur *«Les écrits techniques»*, à propos du passage dans lequel Freud décrit une *Verwerfung* de la castration chez l'Homme aux loups, Lacan lui-même commente: «cette articulation importante nous indique qu'à l'origine, pour que le refoulement soit possible, il faut qu'il existe un au-delà du refoulement, quelque chose de dernier, déjà constitué primitivement, un premier niveau du refoulé, qui non seulement ne s'avoue pas, mais qui, de ne pas se formuler, est littéralement «comme si cela n'existant pas»»<sup>6</sup> Je suis là ce que dit Freud. Et pourtant: en un certain sens, il est quelque part, puisque, Freud nous le dit partout, il est le centre d'attraction qui appelle à lui tous les refoulements ultérieurs.

«Je dirai que c'est l'essence même de la découverte freudienne»<sup>6</sup>.

C'est à cette place fondamentale, celle du refoulé original, que Lacan situera plus tard l'indice de la castration, par l'intermédiaire de ce qu'il considérait comme sa principale invention: l'objet *a*, cause du désir, dont on peut regretter qu'il soit insuffisamment pris en compte dans les recherches d'A. Didier-Weil et de N. Rabinovich.

Même si ce dernier ne parvient peut-être pas à produire une avancée décisive quand il cherche à cerner la spécificité des troubles psychotiques en leur différence avec les «délitex» névrotiques, son travail attire cependant notre attention sur des problèmes cruciaux, et rien n'est plus difficile que de parvenir, comme il le fait, à ouvrir des questions essentielles.

Jean-Claude MALEVAL